

**RENAUD CERQUEUX**  
**UN PEU PLUS BAS**  
**VERS LA TERRE**



**LE DILETTANTE**

## DU MÊME AUTEUR

*Le Syndrome de Warhol,*

BD, avec David Cren, éd. Desinge & Hugo & C<sup>ie</sup>, 2012

*Dérapiage,*

BD, avec David Cren, éd. Rackham, 2005

Renaud Cerqueux

*Un peu plus bas vers la terre*

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6<sup>e</sup>

Couverture © Fabrice Pellé  
© le dilettante, 2016  
ISBN 978-2-84263-872-6

*Pour Katel*



*Le contraire d'un fait quelconque est toujours possible, car il n'implique pas contradiction et l'esprit le conçoit aussi facilement et aussi distinctement que s'il concordait pleinement avec la réalité. Le soleil ne se lèvera pas demain, cette proposition n'est pas moins intelligible et elle n'implique pas plus contradiction que l'affirmation : il se lèvera. Nous tenterions donc en vain d'en démontrer la fausseté. Si elle était démonstrativement fausse, elle impliquerait contradiction et l'esprit ne pourrait jamais la concevoir distinctement.*

David Hume, *Enquête sur l'entendement humain*

*When you start taking everything for granted,  
that's when the light turns red.*

Idaho, *For Granted*



## Enos

*Le malheur, c'est qu'il a déjà préparé une longue thèse sur ton cas, où il démontre que tu es un homme savant, c'est-à-dire un homme qui a été dressé à accomplir certains actes sans les comprendre, probablement au cours d'une captivité antérieure.*

Pierre Boule, *La Planète des singes*

*We're just tamer animals.*

Other Lives, *Tamer Animals*



Il faisait encore nuit, et déjà la chaleur était étouffante. La météo prévoyait de l'orage.

Sur sa gauche, Éric apercevait la voie express et son flux compact de véhicules.

*Combien de fois j'ai pris cette route en onze ans, se demanda-t-il. Combien de fois ?*

D'une main tremblante, il desserra sa cravate pour respirer plus librement.

*Tous les jours le même trajet. À la même heure. Les mêmes manœuvres répétées encore et encore. Pourquoi je n'ai jamais pensé à en prendre un autre ?*

Il attrapa son paquet de Marlboro Light sous l'autoradio et alluma une cigarette.

*Sans doute parce que c'est cette route-là qui me fait manger, et qui fait manger ma femme et mes gosses. Parce que je croyais que ça les rendait heureux, que je fasse ça pour eux. Je croyais que c'est ce qu'ils attendaient de moi. Qu'on avait un pacte. J'allais au boulot, je leur rapportais un peu de confort et ils m'aimaient. Comment j'ai pu être aussi con?... Ce soir, je règle ça. Il faut que je parle avec Valérie. Je suis sûr que tout peut redevenir comme avant. Je changerai de boulot s'il le faut.*

Éric passa la cinquième en s'engageant sur la voie d'accélération. Sur l'écran du GPS, sa trajectoire s'alignait peu à peu sur le tracé de la départementale. Dans le rétroviseur de la C4, une nuée de phares se précipitait dans sa direction. Comme chaque matin, il se noya dans le torrent de la circulation sans heurts.

*Dire que pendant tout ce temps, je n'ai jamais eu un seul carton, pensa-t-il. J'ai croisé des accidents, mais jamais une vraie boucherie, avec des morts, des camions en travers de la route et des caisses sur le toit... Je dois être béni. Toutes ces bagnoles, lancées à pleine balle, tout ce temps, et je n'ai jamais assisté à un seul carton digne de ce nom. Il ne m'est jamais rien arrivé.*

Éric jeta un œil au singe qui s'empiffrait de bananes sur le siège passager. Une fois de plus, il n'avait pas mis sa ceinture.

*À chaque fois que je prends le volant, je mets ma vie entre les mains des autres. Tous ces gens que je ne regarde jamais, qui ne me regardent jamais. On s'ignore, on se méfie les uns des autres, mais on s'accorde une confiance sans bornes, juste pour gagner un peu de temps. Alors qu'une bagnole, c'est un pouvoir énorme. C'est bien plus dangereux qu'un flingue. Si je donnais un coup de volant un peu brusque, je ferais combien de morts? Combien d'hommes et de femmes n'arriveraient pas au boulot? D'un simple coup de volant, je deviendrais un acteur économique d'envergure. Je deviendrais quelqu'un...*

Éric abaissa sa vitre électrique et éjecta son mégot incandescent sur le bitume.

À la radio, un philosophe invité à débattre de l'intégration des Roms avait orienté la discussion vers la question de l'identité nationale et répétait en boucle : « Je est un autre! Je est un autre », telle une prophétie apocalyptique. Il y croyait si fort qu'il en perdait la voix.

*Je est un autre.* La phrase tournait en rond dans la tête d'Éric... à la recherche d'une connexion... qu'elle finit par trouver. Le lycée Kerichen. Une odeur de pipe. Des bouteilles de Fanta coincées entre les cuisses et des pailles emboîtées les unes dans les autres et dissimulées

sous des tee-shirts Joy Division ou New Order. Les cours de philo. Sartre. *Huis clos*. Une dissertation à rédiger pendant les vacances de Pâques. Pas de sujet. « Dites-moi simplement ce que cette pièce vous inspire » avait lancé le prof. Il l'avait lue au dernier moment, juste avant la rentrée. À contrecœur. Comme la plupart de ses copains de classe, la lecture l'emmerdait. Et puis, il l'avait lue une deuxième fois, et une troisième. Vingt ans plus tard, il n'avait rien retenu de la pièce, si ce n'est cette phrase qui ne l'avait jamais quitté, *l'enfer c'est les autres*. Il se souvenait également de l'effet qu'elle avait eu sur lui. Une révélation. Sartre lui avait donné des mots pour exprimer le malaise qui le hantait depuis quelques années. L'impression de prendre part à un jeu dont les règles ont été fixées sans son consentement, d'être condamné à vivre la vie d'un autre, à vivre pour les autres. En lâche. À l'église, pendant la messe célébrant la résurrection du Christ, il s'était juré de ne jamais se trahir, de toujours rester vigilant, de ne pas disparaître, comme les autres, à force de concessions.

Un panneau de sortie le rappela à la réalité. Il esquissa un sourire plein d'ironie et de nostalgie en enclenchant son clignotant. Il aurait voulu

avoir une meilleure mémoire. Il aurait aimé se souvenir de celui qu'il ne devait pas trahir.

*En tout cas, si l'enfer c'est les autres et que je est un autre, je suis dans une belle merde, pensa-t-il.*

## 2

Les objectifs étaient clairs. Les mêmes que ceux de l'année précédente et de l'année d'avant. Quinze pour cent de progression annuelle. Pourquoi quinze et pas dix, vingt ou trente? Pourquoi ne pas se contenter de la stabilité? Éric n'en avait aucune idée. On ne le payait pas pour discuter les objectifs, mais pour les atteindre. Malheureusement, les gens ne sortaient plus. Les étudiants ne fréquentaient plus les bistrot et se bourraient la gueule sur la voie publique à coups de mélanges préparés dans des bouteilles en plastique. Le demi était trop cher, et les médias continuaient d'appeler « crise » ce qui était devenu depuis longtemps

un état permanent. Le seul domaine qui semblait connaître une croissance régulière, c'était le chômage. Pour autant, la direction n'avait pas revu ses ambitions à la baisse. D'une manière ou d'une autre, il fallait progresser. L'année passée, pour équilibrer ses comptes, Éric avait viré Stan. Un livreur. Le deuxième en trois ans. Il n'était pas question d'en supprimer un de plus. Ceux qui restaient étaient à bout et n'attendaient qu'une bonne raison pour se mettre en grève. Cette année, ce serait un commercial.

Arpentant la moquette élimée de son bureau, Éric révisait mentalement la technique de licenciement à laquelle on l'avait formé, quelques mois plus tôt, lors d'un séminaire au Novotel de Rueil-Malmaison. Le formateur avait commencé par leur apprendre qu'on ne parlait plus de licenciement, mais d'« entretien de bilan ». « Notre but n'est pas de licencier. Un licenciement est toujours un échec pour l'entreprise. Nous voulons avant tout nous assurer que l'employé se sent à la hauteur de la mission qui lui est confiée. » Dans la bouche de ce type tiré à quatre épingles, au physique de tombeur de *soap opera*, la théorie sonnait comme une évidence. Mais Éric savait bien qu'il n'avait pas convoqué François dans le simple but

de l'interroger sur sa motivation, et le beau gosse des ressources humaines n'avait rien dit sur la façon de virer un employé qui vous considère comme un ami et qui vous a invité à son mariage.

La méthode, si limpide sur PowerPoint, devenait soudain confuse. À voix haute, Éric se répétait les principes de base, comme des mantras.

– Aider l'employé à faire le bilan de son activité au sein de l'entreprise. Évaluer avec lui son degré d'épanouissement, ses ambitions, sa satisfaction personnelle. L'interroger sur les raisons de son échec, sur les moyens qu'il compte mettre en œuvre pour atteindre ses objectifs. Vérifier que ceux-ci sont réalistes. Quelles que soient ses réponses, toujours ramener l'employé aux faits et le laisser lui-même tirer les conclusions. Rester neutre.

Interrompant sa litanie, Éric consulta sa montre. 9 h 50. Le rendez-vous était fixé à dix. Un frisson lui parcourut l'échine et comme par réflexe, il empoigna son iPhone dans la poche intérieure de sa veste. Personne ne l'avait appelé, il le savait, mais il devait tout de même s'en assurer. C'était plus fort que lui. Il passait ses journées à tripoter cet appareil, comme un doudou. Ça le rassurait. Son téléphone et lui

étaient devenus inséparables. Ils avaient fusionné. À tel point que lorsqu'il l'égarait, il ressentait des douleurs sans doute similaires à celles d'un amputé tourmenté par son membre fantôme. Il lui arrivait même de l'entendre sonner, alors qu'il était éteint.

Quelqu'un frappa à la porte. Éric posa son téléphone, resserra le nœud de sa cravate, boutonna sa veste et alla ouvrir. Comme il le redoutait, c'était François. Son costume trop grand tombait comme un maillot de footballeur américain sur les épaules d'un mannequin anorexique. Ses traits avachis et le désert qui lui servait de regard criaient « dépression ». Il n'avait que vingt-sept ans, mais il ressemblait à un clodo de quarante, douché, rasé et parfumé. Éric l'invita à entrer et s'asseoir. Ce qu'il fit sans se donner la peine de lui serrer la main.

– Ça va, Grand?

– Ça dépend. À toi de me le dire.

– Détends-toi. Je t'ai fait venir pour causer, c'est tout. J'imagine que tu sais pourquoi.

*Laisser l'employé tirer ses propres conclusions.*

– Mes résultats.

– Exactement... On en a déjà parlé, tu sais que tu es loin des objectifs fixés par la boîte. Tu es dans le rouge de 7%. Pour l'instant, y a pas

mort d'homme, mais il va falloir trouver une solution pour rattraper ton retard. T'as une idée des raisons pour lesquelles tes ventes sont aussi basses ?

– Tu te fous de moi ?

François n'avait rien d'un dur et sa voix le trahissait.

– Évidemment que je sais pourquoi mes résultats sont si mauvais ! On en parle à chaque fois qu'on se voit. Les bistrots sont vides. Les bars ferment les uns après les autres. Le prix du demi est délirant. Et comme si ça ne suffisait pas, ils ont interdit la clope dans les lieux publics. Personne n'atteint ses objectifs, Éric. À part toi. T'as trois des plus gros débits de bière de France dans ta clientèle. Ça fait cinq ans que tu remportes le titre de meilleur commercial de la boîte. Cinq ans que tu pars en voyage aux frais de la princesse. Ils ont même changé les règles de la compétition à cause de toi, pour donner une chance aux autres. Tu vends de la cuite en gros en Bretagne et tu t'es gardé les plus gros clients. C'est facile pour toi. Personne ne peut rivaliser.

– Calme-toi, Fanch. Je comprends très bien la situation.

– Alors, pourquoi tu me demandes de te l’expliquer ?

Du haut de l’armoire à classeurs, le singe le fixait de ses grands yeux, l’air de dire : « Ben ouais, pourquoi tu lui demandes ? »

– Je suis désolé, Fanch. C’était juste une façon de parler. Je voulais m’assurer que tu avais conscience de la situation.

Éric retira sa veste et poussa discrètement la clim à l’aide de la petite télécommande posée dans un coin de son bureau. L’air était si épais qu’il en devenait asphyxiant.

– Tu sais que j’ai des comptes à rendre. Comme toi. Si j’étais le boss, on ne serait pas là, à causer. Je te fais confiance. Mais j’ai besoin que tu m’aides à te défendre auprès de la direction. J’ai besoin que tu m’aides à leur prouver que j’ai raison de te soutenir. À la fin de l’année, il faudra que je présente mon bilan, et il a intérêt à être bon. Je veux simplement savoir si tu as une stratégie, des pistes pour remonter la pente.

– On pourrait filer du boulot à tout le monde, augmenter les salaires, réduire le temps de travail et voter une loi qui obligerait les gens à sortir de chez eux. Ça devrait suffire à relancer les affaires. En dehors de ça, je suis commercial